

Fils et textures Flaubert et l'avant-texte des comices agricoles

Jeanne Goldin

Volume 14, numéro 1-2, avril 1978

Le fil du récit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036667ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036667ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goldin, J. (1978). Fils et textures : flaubert et l'avant-texte des comices agricoles. *Études françaises*, 14(1-2), 123–154. <https://doi.org/10.7202/036667ar>

filS et textures

FLAUBERT ET L'AVANT-TEXTE DES COMICES AGRICOLES

JEANNE GOLDIN

Labyrinthes du récit : les multiples voies obscures ouvrent sur tous les possibles et sur cet impossible où tend le désir, salle centrale qui doit contenir tous les sens. Dans ces corridors qui s'enchevêtrent, ces tronçons sans issue où la marche s'immobilise, l'auteur et le lecteur après lui, nouveaux Thé-sées, opiniâtres, naïfs et sacrilèges, cherchent le fil qui leur permettra d'entrer et de sortir à leur gré, de maîtriser le mystère, de réduire le Dédale primitif en un de ces labyrinthes de verdure qui enjolivent les parcs à la française.

Quelle création plus que celle de Flaubert évoque cette marche angoissée? Quelle lecture plus angoissante que celle de « l'avant-texte » de *Madame Bovary* ? L'on connaît, par la correspondance, la douloureuse gestation du roman et le mouvement complexe qui, durant cinq ans, mène Flaubert des scénarios par les 4.000 pages des brouillons (Ms 223) et les manuscrits d'ensemble (Ms 221 et 222), jusqu'au texte imprimé de 1857. Le manuscrit 223 offre à lui seul l'image du labyrinthe. Flaubert écrit à Louise Colet : « Je ne puis penser

le style que la plume à la main et je patauge dans un gâchis continuels que je déballe à mesure qu'il augmente¹. »

Flaubert travaillait en général sur de grands feuillets (21.7 cm/35). Il écrivait d'abord les rectos, ce qui lui permettait de comparer et de réécrire tous les états, puis après un certain temps, il débordait sur les versos restés blancs, souvent en position tête-bêche, numérotant, pour s'y retrouver, les différents états d'un même passage, d'une même pagination. La première conséquence de ce procédé, de par l'extension variable des états et le désordre de Flaubert, est l'absence de lien entre les rectos et les versos, le perpétuel chevauchement des états d'un feuillet à l'autre et le caractère très relatif de la pagination. Par ailleurs, les exceptions sont nombreuses : versos blancs, rectos et versos écrits dans le même sens ; pages présentant divers états en sens différent, avec une double numérotation ; absence de pagination, etc... Car tout en avançant dans un chapitre, Flaubert continuait à relire et à réécrire les passages antérieurs. Il dira, à propos des Comices : « J'écris dix pages à la fois, sautant d'une phrase à l'autre² ». Enfin, technique passée inaperçue, Flaubert, soit par fatigue, économie, soit pour structurer spécifiquement son texte, découpait certains feuillets déjà écrits, en bandes ; il collait alors la bande choisie sur une autre feuille ou une autre bande, soit sur un blanc, soit sur un état insatisfaisant. La plupart de ces collages n'ont pas résisté au temps ; les bandes se sont dispersées et seule la rondeur des pastilles de colle ambres, rouges, vertes, noires, ou les déchirures résultant des décollages fortuits ou volontaires, témoignent encore de ce marquage flaubertien.

Lorsqu'en 1914, M^{me} Franklin-Grout, nièce de Flaubert, offre à la Bibliothèque de la Ville de Rouen le manuscrit de *Madame Bovary*, les brouillons ne sont qu'un amas de feuilles en désordre. M^{lle} Gabrielle Leleu, la bibliothécaire, avec stoïcisme et passion, procéda à une mise en ordre. Sans s'occuper

1. Flaubert, G., *Correspondance*, Paris, Conard, 1926-1954, t. II, p. 448.

2. *Ibid.*, 12 octobre 1853, t. III, p. 365.

ni des versos (ou des pages jugées tels) ni des découpages pulvérisant les feuillets originaux, ni des collages, mais favorisant les pages non barrées et rapprochant ces « rectos » au fil des chapitres, elle relia le tout en six registres (Carnets 1 à 6), ajoutant au crayon une numérotation par feuillet, plus systématique que celle de Flaubert.

Comment le lecteur peut-il suivre, par delà tant de manipulations, la patiente texture de Flaubert? Et même en l'absence de toutes manipulations, aurait-on pu la suivre dans ce labyrinthe qui ébranle la notion même de Texte, en déployant ses limites, en réverbérant son histoire, écartelant le lecteur fasciné entre deux angoisses : celle de s'y retrouver et celle de s'y perdre?

Se retrouver dans un chapitre comme celui des Comices (II,8) semble pourtant aisé. Campé au centre de la seconde partie, comme le conseiller Lieuvain sur sa tribune et Rodolphe sur son balcon, l'épisode surplombe, en quelque sorte, les trente-cinq chapitres du roman. Après l'échec de son mariage qui clôt la première partie, après la déception de sa liaison platonique avec Léon, Emma est mûre pour l'adultère. Au chapitre 7 de cette seconde partie, débute, dans l'éclairage rouge et or de la « saignée », le cycle charnel de Rodolphe. Éclairage symbolique de cette première rencontre. « La seconde fois à un Comice agricole » (Ms G 9 : scénarios V, VI, IX), Rodolphe séduira Emma ; et la promenade à cheval, « huit jours après » (II, 9), consacra, sur le mode lyrique, la chute éblouie de la jeune femme. Après ce moment, malgré le rythme cyclothymique si particulier au roman, l'ensemble de la trajectoire descendra. Même dans la seconde liaison avec Léon, les mouvements euphoriques seront plus brefs, plus ambigus, chargés d'un désespoir qu'Emma essaiera de nier avec une persévérance de plus en plus dramatique jusqu'à son suicide final.

Admirable structure des Comices : animaux du concours, paysans et bourgeois, « officiels », Rodolphe et Emma étagent leur bêtise. L'alternance savante des plans, des dialogues et des discours, du récit et des descriptions, des lieux communs

sentimentaux et politiques, l'encadrement des personnages « secondaires », la mise en abyme du chapitre entier dans l'article d'Homais, justifiant le terme de *symphonie* que Flaubert a lui-même avancé dans une lettre à Louise Colet³ et dont Jean Rousset a brillamment analysé le jeu⁴.

Mais pour le lecteur, coincé entre l'avant-texte et le texte, l'ambiguïté est là : Comment saisir, dans l'absence de toute forme, l'émergence d'un devenir, quand le texte final, scintillant, arrêté dans sa mouvance, impose son être ?

Dès que, dans les scénarios, la scène de séduction est située aux Comices, le fil narratif de l'intrigue se double d'un fil descriptif *a priori* hétérogène. Comment passe-t-on des structures linéaires à l'effet symphonique ? Comment les fils deviennent-ils texture ? Comment réciproquement un dessin/dessein surgit-il de ce tissage, lié ou non au vouloir-dire de l'écrivain ? C'est ce problème que Flaubert vit dououreusement et le lecteur des brouillons, avec lui.

* * *

Une fois le projet mental parvenu à maturation, Flaubert établit des scénarios d'ensemble ; puis, il mène de pair, travail d'écriture et structuration par plans partiels et détaillés⁵. Parmi les scénarios généraux⁶, les premiers se contentent de situer l'entrée de Rodolphe dans la vie d'Emma :

homme d'expérience — brun, cassant, spirituel le type de
brac mais plutôt extérieurement l'empoigne en blaguant

3. Flaubert, G., *Correspondance*, 7 octobre 1853, t. III, p. 335 : « J'ai bien peur que mes Comices ne soient trop longs. C'est un dur endroit. J'y ai tous mes personnages de mon livre en action et en dialogue, les uns mêlés aux autres et par là-dessus un grand paysage qui les enveloppe. Mais si je réussis, ce sera bien *symphonique* » (souligné par nous) et dans la lettre précédemment citée (III, p. 365) : « Si jamais *les effets d'une symphonie* ont été reportés dans un livre, ce sera là. Il faut que ça hurle *par l'ensemble*, qu'on entende à la fois des beuglements de taureaux, des soupirs d'amour et des phrases d'administrateurs. Il y a du soleil sur tout cela et des coups de vent qui font remuer les grands bonnets. »

4. Rousset J., « Madame Bovary ou le livre sur rien » dans *Forme et signification*, Corti, 1962, p. 109-133.

5. Gothot-Mersch C., *la Genèse de Madame Bovary*, Corti, 1966.

6. Pommier J., *Madame Bovary, nouvelle version et scénarios inédits*, Corti, 1949. Scénarios généraux de I à X.

et lui remue vigoureusement le tempérament — sous son apparente gaieté c'est un homme archipositif [...] hâlé, énergique et vif (I;III).

Comme l'indique le scénario II, le « second coup » est une surprise. Pourtant, même dans le scénario III qui ébauche les parties du roman, aucune mention des Comices dans le cycle de Rodolphe :

Rodolphe — bois — vie de cul — effrayante — embêtante — Rodolphe s'en va.

Cependant, ils surgissent aux scénarios V et VI, après la scène de la saignée :

la seconde fois à un comice agricole (V)
seconde rencontre à un comice agricole (VI)

Flaubert est encore hésitant entre des comices ou une distribution des prix de petites filles. Mais il sait que l'un ou l'autre serait suivi d'un dîner (VI; IX).

Les scénarios généraux bâtis, Flaubert attaque la rédaction de sa première partie, qu'il achève en juillet 1852; mais alors qu'il la corrige encore, il pense déjà au cycle de Yonville. Il écrit à Bouilhet (17-7-1852) :

Tout bien réfléchi, il faut vraiment que je voie un comice agricole (sens-tu la beauté de ma rage? Cérès me poursuit. Quelle Proserpine!) Donc je m'embarquerai par le bateau qui passe devant Croisset à 9 heures trois-quart. Prends celui-là.

Effectivement, le 18 Juillet, Flaubert assiste aux Comices de Grand Couronne, en aval de Rouen, sur l'autre rive de la Seine. Au retour, il écrit à Louise Colet (18-7-1852) :

Ce matin j'ai été à un Comice agricole dont j'en (*sic*) suis revenu mort de fatigue et d'ennui. J'avais besoin de voir une de ces ineptes cérémonies rustiques pour ma Bovary, dans la deuxième partie. C'est pourtant là ce qu'on appelle le Progrès et où converge la société moderne. J'en suis physiquement malade. L'ennui qui m'arrive par les yeux me brise, nerveusement parlant; et puis le spectacle longtemps enduré de la foule me plonge toujours dans des vases de tristesse où j'étouffe. Mais ma première partie est à peu près faite.

Ce n'est qu'un an plus tard qu'il se remettra aux Comices. Il a achevé sa « première partie de la deuxième » c'est à dire la liquidation de la liaison platonique avec Léon, et replacé le thème des comices dans le mouvement général (scénarios XXVII; XXVIII) avec « Monsieur le Préfet » (XXXI; XXXII; XXXIII).

Prêt maintenant à aborder l'épisode, Flaubert a dû lire et relire l'article de Gustave Claudin, qui, un an plus tôt, dans *le Nouvelliste de Rouen*, rendait compte de la fête agricole de Grand Couronne. La structure même de la cérémonie que détaillent les scénarios XXXVIII et XXXIX, les discours officiels que Flaubert commence à travailler et qui pastichent la rhétorique des officiels de Grand Couronne, laissent supposer plus qu'une ressemblance fortuite. En effet, dans *le Nouvelliste de Rouen*, on pouvait lire :

Hier, dimanche, a eu lieu le concours du comice agricole du Grand Couronne. M. Beaudoin présidait à cette cérémonie, qui avait attiré beaucoup de monde de Rouen et de toutes les localités environnantes. On remarquait au bureau, M. Lefort, maire du Grand Couronne auquel de justes éloges sont dus, en raison du soin qu'il a mis à organiser cette solennité; M. Tougard, président de la Société d'Horticulture de la Seine inférieure; M. Girardin, M. le Curé du Grand Couronne, M. Prével et divers autres délégués du canton.

La cérémonie a eu lieu sur une estrade élevée sur les marches de la mairie. La compagnie de sapeurs-pompiers était sous les armes en grande tenue. Il ne faut pas oublier MM Duhamel, Fiseaux et Duclos, membres ordonnateurs des apprêts de la fête, qui ont fait preuve de zèle et de goût.

Le Préfet « empêché par ses nombreuses occupations » n'avait pu venir, mais le Journal cite in extenso les discours de MM Beaudoin et Tougard, sur lesquels nous reviendrons.

Un banquet a suivi cette fête agricole; plus de 160 personnes y assistaient. La gaieté la plus franche y a régné. Plusieurs dames y assistaient. Tous les lauréats y avaient été invités.

Et après, l'énumération des toasts, dont celui de Beaudoin au gouvernement est cité textuellement :

Une quête a été faite pour les pauvres; elle a produit plus de 150 F.

Après ce banquet, les danses ont commencé et cette journée de fête agricole a été terminée par un très beau feu d'artifice. Cette solennité laissera un long et agréable souvenir dans le canton du Grand Couronne, qui, pour la première fois, jouissait de cette solennité.

Suivait la liste des lauréats et des prix accordés.

Le scénario XXXVIII qui structure les grandes lignes des comices est fidèle aux sources :

Les comices — agitation générale — pompiers [...] — entrée de M. le Conseiller de Préfecture Lieuvain dans un fiacre découvert — mairie — guirlandes de feuillages — maire concours et examen des bestiaux — dîner sous la tente : « approchez vénérable » — départ le soir — impression que tout cela a causé sur Homais. Son article : le discours de M. le conseiller intercallé (*sic*).

L'on retrouve la foule, les pompiers, l'absence du préfet et son remplaçant, la mairie, les discours, les prix, le banquet, tandis que, dans un miroitement pervers, l'article d'Homais règle les dettes de Flaubert envers Claudin. Dans les plans suivants, Flaubert ajoutera certains éléments de la cérémonie réelle, entre autres l'estrade et le feu d'artifice (XXXIX; LX).

L'on remarque que jusqu'ici Flaubert structure les comices comme une unité descriptive et narrative monolithique. Le début de la rédaction (description générale, introduction des personnages secondaires en action, tactique de Rodolphe et d'Emma s'isolant des importuns) ne lui cause pas de problèmes excessifs. Mais la situation se complique avec l'apparition de Lieuvain et c'est sur cette partie centrale que nous allons porter exclusivement notre attention. Flaubert a déjà à l'esprit certains mouvements oratoires du conseiller et l'effet final recherché. Il essaie, au folio 131, mêlant plan et rédaction, de brûler les étapes :

voix faible — il est délicat
dispositions cancéreuses

Pendant le discours de temps à autre un beuglement robuste de taureau

M. LIEUVAIN COMMENCE SON DISCOURS SEC ET DES
tout dépend de l'agriculture
PLUS PLAT — ÉLOGE DE L'AGRICULTURE — ÉLOGE DU GOUVERNEMENT — ÉLOGE DE LA COMMUNE D'YONVILLE — UN GOUVERNEMENT AMI
DES LOIS TABLEAU DE LA PAIX ORAGE POLITIQUE PIRE QUE LES ORAGES RÉELS
LE DISCOURS EST COUPÉ PAR UN BOUT DE DIALOGUE ENTRE E. ET R. ILS PARLENT DE SYMPATHIES DES rêves magnétisme R. parle de sa mauvaise réputation

Homais main en cornet pr écouter pr ne pas perdre une parole

COÏNCIDENCES « ON EST LONGTEMPS SANS SE CONNAÎTRE ON PASSE À CÔTÉ DU BONHEUR — ET PUIS »
MAIS UN GOUVERNEMENT AMI DES LOIS ET DE LA LIBERTÉ
LA VOIX ÉTAIT TOMBÉE ON LISAIT LES PRIX, etc. ⁷

L'on reconnaît certains motifs du discours, certains lieux communs; des notations descriptives sont ajoutées en marge; mais si l'atmosphère générale est donnée, le texte final reste encore très lointain. Mécontent de cet essai, Flaubert va donc diviser les problèmes et tout en attaquant selon ses dires, « dix pages à la fois », il va travailler à part le discours de Lieuvain.

* * *

7. Dans les transcriptions citées : les majuscules indiquent les lignes principales du texte; les minuscules, les additions interlinéaires ou marginales. Les segments soulignés éventuellement par nous, se retrouveront dans le texte final.

Dans deux feuillets qui, quoique distants dans le manuscrit 223, se font suite (folios 84v + 68v), nous trouvons sous la rubrique « Discours de Lieuvain », tous les mouvements du discours final :

- 1 — L'éloge du gouvernement : « Qu'il me soit permis d'abord » §76
- 2 — Le tableau de l'anarchie passée : « Le temps n'est plus » §79
- 3 — Le tableau antithétique de la paix actuelle : « Mais, Messieurs si écartant de mon souvenir... » §83
- 4 — L'éloge des paysans A : « Et c'est là ce que vous avez compris » §91
- 5 — L'école des paysans B : « Et qui s'en étonnerait » §93
- 6 — L'éloge de l'agriculture : « Et qu'aurais-je à faire » §99
- 7 — La conclusion et la transition aux prix : « Continuez! Persévérez! » §104

Dès le plan XXXIX, Flaubert avait écrit : « Discours de M. Lieuvain, éloge du gouvernement à travers tout ». Et ce discours, en effet, apparaît comme un pastiche étonnant, non seulement de tout discours officiel, mais plus particulièrement des discours entendus au Comice de Grand Couronne et que reproduit *le Nouvelliste de Rouen*. Flaubert écrit à Louise Colet le 22 Juillet 1853 :

[...] j'ai trouvé ce matin, dans le journal de Rouen une phrase de maire faisant un discours laquelle phrase j'avais, la veille, écrite textuellement dans ma *Bovary* (dans un discours de préfet à des Comices). Non seulement c'était la même idée, les mêmes mots, mais les mêmes assonances de style. Je ne cache pas que ce sont de ces choses qui me font plaisir. Quand la littérature arrive à la précision du résultat d'une science exacte, c'est roide. Je t'apporterai du reste ce discours gouvernemental et tu verras si je m'entends à faire de l'administratif et du Crocodile. (*Correspondance, III, 285-286.*)

Laissons de côté les ambiguïtés de cet aveu : l'antériorité de la rédaction sur la lecture et l'identité même de ce discours

officiel. La fascination de Flaubert pour la sottise et les clichés bourgeois, la massivité de cette rhétorique, le souvenir même des discours de Grand Couronne suffisent à expliquer les coïncidences entre la fiction et le réel et la stabilité générale des différents états.

Beaudoin et Tougard avaient dispersé, çà et là, l'éloge du gouvernement, donnant la première place à l'administration locale et à l'agriculture (comme Flaubert dans sa première ébauche du folio 131). Pourtant, le premier avait loué le Préfet,

cet habile et intègre fonctionnaire qui a pris sous sa tutelle, tous les intérêts divers de ce grand et laborieux département; (que) rien n'[...] empêche de s'occuper de *la prospérité de tous*.

et le second, dans une envolée métaphorique, avait évoqué

le char de l'industrie que l'émulation [...] reine du Progrès, [...] fait sortir de l'ornière.

Poussant jusqu'aux grincements de dents, la rhétorique « crocodile », Flaubert, bloquant l'éloge du gouvernement dans le préambule, va multiplier dès le premier état les apostrophes, les incisives, les gradations emphatiques, et aggraver jusqu'à l'absurde la métaphore de Beaudoin :

MM

vous permettez

moi

PERMETTEZ D'ABORD

qu'il me soit permis

AVANT DE COMMENCER

*à vous entretenir de l'objet de cette réunion
d'aujourd'hui (146 bis)*

PAR RENDRE JUSTICE

certain

PERMETTEZ MOI DIS-JE

j'en suis convaincu

ET CE SENTIMENT SUR

vous

sera partagé par tous

SERA RÉCIPROQUE
 n'aura nul contradicteur parmi vous
 PERMETTEZ MOI DONC DE
 ET C'EST UN DEVOIR QUE MON CŒUR S'EM-
 PRESSE DE REMPLIR
 QU'IL ME SOIT PERMIS

dis-je

DE RENDRE JUSTICE

de commencer par rendre justice

D'abord

À L'ADMINISTRATION SUPÉRIEURE

DONT PAR LA BONTÉ DE M. LE PRÉFET JE
 SUIS AUJOURD'HUI LE REPRÉSENTANT
 QUI A COMPRIS VOS BESOINS

AU GOUVERNEMENT

enfin

et

AU MONARQUE MM

à notre souverain

à ce roi

à ce monarque bien aimé

à ce souverain éclairé et généreux

QUI JE NE CRAINS PAS DE LE DIRE

je le proclame hautement

À QUI AUCUNE BRANCHE

de la prospérité publique ou particulière

que ou particulière

N'ÉCHAPPE

n'est indifférent

QUI CONDUIT

et *dirige d'une main* si sûre

à la fois ferme et modérée

sage (146 bis)

LE TIMON DE L'ÉTÂT

char de l'orangeuse

AU MILIEU D'UNE MER PLEINE D'ÉCUEILS

parmi les périls incessants

ET QUI SACHE FAIRE RESPECTER LA PAIX

COMME LA GUERRE

TRE PART SOUFFRAIT

ses (238 v)

QUELQUEFOIS

JUSTEMENT DE CE RETARD INATTENDU.

Ce thème est absent des discours officiels de Grand Couronne.

Dans une addition au scénario XLII, Flaubert avait prévu le troisième mouvement oratoire de Lieuvain (§83) par ces mots : « Tableau de la paix ». Le folio 84 en résume effectivement le contenu dans les mêmes termes : « tableau de la paix — fruit du gouvernement » et en écrit la première phrase :

MAIS MM QUE SI ÉCARTANT DE MON SOUVENIR
CES SOMBRES TABLEAUX JE REPORTE MES
YEUX SUR LA SITUATION ACTUELLE DE NOTRE
BELLE PATRIE. QU'Y VOIS-JE ?

Une addition marginale répondra à cette question oratoire en posant, en désordre, la substance du paragraphe : « la paix et l'abondance ; les centres manufacturiers ; la confiance ; la religion et les ports ». Les états suivants (folios 144-153 ; 134 ; 148 ; 224 v) ajouteront en seconde place le progrès des voies de communication comparées aux artères du corps humain et rejetteront en dernier l'hymne à la confiance retrouvée, mais tout cela dans les termes mêmes de l'édition finale.

Homme de progrès — avait dit Beaudoin à Grand Couronne — nous sommes revenus vous tendre la main pour rechercher, avec vous, le mérite, le faire reconnaître et le récompenser.

Le thème du paragraphe 91, suite du discours de Lieuvain, apparaît au plan XXXIX : « Vous hommes du progrès » et dans une addition marginale au scénario XLI : « Orages politiques pires que les orages réels ». Ces mentions doivent être contemporaines de la rédaction que l'on peut suivre sur au moins neuf feuillets. En effet, dès le premier état (fo 84 v + 64 v), la répétition oratoire, les apostrophes et l'image structurent l'ensemble.

C'EST CE QUE VOUS AVEZ COMPRIS [...] AGRICULTEURS, ARTISANS : VOUS OUVRIERS DES

*CAMPAGNES, PIONNIERS PACIFIQUES // D'UNE
ŒUVRE TOUTE DE CIVILISATION, VOUS HOM-
MES DE PROGRÈS ET DE MORALITÉ, VOUS AVEZ
COMPRIS [...]*

(*ibid.* f° 135 v. et b. 145)

Suit alors la comparaison entre les orages politiques et « les désordres de l'atmosphère » (f° 64 v.; b. 145). L'état final s'arrêtera là. Les états précédents, au contraire, (b. 145; 147 *bis*; 153 v.) triplent la gradation.

VOUS AVEZ COMPRIS [...]

QUE L'HYDRE DE L'ANARCHIE POUVAIT EMPOR-

Tout comme dans les villes (147 *bis*)

TER DANS LES CAMPAGNE SES FUNESTES VENINS.

constamment

Aussi vous a-t-on vu

toujours

ET L'ON VOUS A VU UNIQUEMENT FIXÉS (147 *bis*) À

toujours

VOS EXPLOITATIONS ET À VOS PRINCIPES

soit

TÉMOIGNER PAR VOTRE ATTITUDE, COMME

GARDES NATIONAUX SOIT PAR VOS VOTES DANS

LE CONSEIL GÉNÉRAL ou DANS LES CONSEILS D'AR-

ou

RONDISSEMENT ET DANS LES CONSEILS MUNICI-

Inlassable (147 *bis*)

PAUX, VOTRE INVARIABLE ATTACHEMENT AU

PARTI DE L'ORDRE ET À VOS VÉRITABLES IN-

TÉRÊTS.

Il n'y a rien de plus important — avait dit Beaudoin — de plus utile, de plus conforme aux besoins du pays que cette vaste association autour du pouvoir qui la protège, de tous ces hommes d'ordre et de travail, de sage indépendance, dont les bras sont aussi dévoués à la défense du sol qu'infatigables pour solliciter les produits.

Et il ajoutera : « Nous sommes venus nous joindre aux cultivateurs de ces contrées dont on reconnaît l'intelligence [...].

Le thème du prochain mouvement oratoire de Lieuvain est donné.

QUI S'EN ÉTONNERAIT MM? CELUI je ne crains pas de la dire SERAIT ASSEZ AVEUGLE, ASSEZ PLONGÉ DANS LES PRÉJUGÉS D'UN AUTRE ÂGE POUR MÉCONNAÎTRE L'EXCELLENT ESPRIT
en effet
DES POPULATIONS AGRICOLES. OÙ TROUVER
MM PLUS DE PATRIOTISME QUE DANS LES CAM-
et d'économie
PAGNES? PLUS D'ORDRE, PLUS DE MORALITÉ
PLUS D'INTELLIGENCE NON PAS MM CETTE INTELLIGENCE SUPERFICIELLE VAIN ORNEMENT DES ESPRITS OISIFS ET PLUS DANGEREUSE QU'UTILE DANS UN ÉTÂT BIEN CONSTITUÉ. MAIS LA VÉRITABLE INTELLIGENCE CELLE QUI S'ATTACHE AUX CHOSES UTILES CELLE QUI S'APPLIQUE AU BIEN ET ARRIVE PAR LE SOUTIEN DES ÉTÂTS. (f° 68 v.)

La fin sera précisée par les bandes 141 et 171 *bis* lorsque Flaubert travaillera à l'insertion des lieux communs à son discours.

OÙ TROUVER [...] *PLUS DE DÉVOUEMENT À LA*
publicque en un mot
CAUSE COMMUNE PLUS D'INTELLIGENCE
MM
JE N'ENTENDS PAS ICI CETTE INTELLIGENCE
CE [...] MAIS PLUS CETTE INTELLIGENCE PRO-
par dessus toutes choses
FONDE ET PRATIQUE QUI S'APPLIQUE À
modérées (171 bis)
POUR SUIVRE DES BUTS
UTILES, CONTRIBUANT AU
BIEN DE CHACUN ET À L'AMÉLIORATION COM-
AINSI (171 bis)
MUNE ET AU SOUTIEN DES ÉTÂTS
FRUIT DU RESPECT DES LOIS ET DE LA PRA-
TIQUE DES DEVOIRS.

Suit alors la plus longue tirade de Lieuvain : L'éloge de l'agriculture (§ 99) « Et qu'aurais-je à faire, Messieurs, de vous démontrer ici l'utilité de l'agriculture? Qui donc pourvoit à nos besoins? » Ce n'est pas sans nous rappeler les propos de Tougard :

L'Agriculture n'est-elle pas le premier des arts puisqu'elle a pour but d'enrichir le sol et qu'elle ne craint pas les caprices de la mode? Les produits sont toujours de saison car il faut vivre et nous ne pouvons pas plus nous passer d'aliments que de l'air que nous respirons. Agriculture, horticulture, voilà les mères nourricières du pays et les vrais trésors que renferme la terre.

Lieuvain détaillera dans un beau désordre : le blé, les troupeaux, la poule « ornement de nos basses cours », la vigne, les pommiers, le colza, les fromages et le lin : « Messieurs, n'oublions pas le lin! » Le plan du feuillet 68 v pose presque tous ces éléments trop précis, sans doute, dans l'esprit de Flaubert, pour qu'il les développe ici. Mais déjà des phrases flottent (« Qui donc fournit à nos besoins »; « N'oublions pas le lin, MM. ») qui seront le prélude au développement futur, lui-même gonflé dans certains états (172;148 *bis*) de deux paragraphes que le texte final ne retiendra pas : d'une part, les conséquences de l'industrie linière, de l'autre, l'éloge de la Normandie et de Yonville-l'Abbaye.

P
A
R
M
I
 V
O
U
S
 E
N
 E
F
F
E
T
 Q
U
E
L
 E
S
T
 L
E
 C
Œ
U
R
 A
M
I
 D
E
S
 H
O
M
M
E
S
 Q
U
I
 N
E
 S
E
 R
É
J
O
U
I
R
A
I
T
 P
R
O
F
O
N
D
É
M
E
N
T
 E
N
 S
O
N
G
E
A
N
T
 Q
U
E
 C'
E
S
T
 P
A
R
 S
E
S
 M
A
I
N
S
 C'
E
S
T
 G
R
Â
C
E
 À
 L
U
I
 Q
U
E
 P
L
U
S
 T
A
R
D
 L
E
S
 B
A
T
I
M
E
N
T
S
 A
U
R
O
N
T
 D
E
S
 V
O
I
L
E
S
 E
T
 Q
U'
I
L
S
 I
R
O
N
T
 F
A
I
R
E
 F
L
O
T
T
E
R
 S
U
R
 L
E
S
 M
E
R
S
 L
O
I
N
T
A
I
N
E
S
 L
E
 N
O
M
 F
R
A
N
Ç
A
I
S
 E
T
 É
P
O
U
V
A
N
T
E
R
 P
A
R
 L
E
 S
P
E
C
T
A
C
L
E
 D
E
 S
A
 F
O
R
C
E
 D
E
S
 T
R
I
B
U
S
 P
A
I
S
I
B
L
E
S
 E
T
 I
N
S
O
U
M
I
S
E
S
 E
T
 I
L
 S
O
N
G
E
R
A
 d'un autre côté barbares
 A
U
S
S
I
 À
 C
E
S
 T
I
S
S
U
S
 L
É
G
E
R
S
 Q
U
I
 E
M
B
E
L
L
I
S
S
E
N
T
 N
O
S
 É
L
É
G
A
N
T
E
S
 D
A
N
S
 L
E
S
 F
Ê
T
E
S
 S
O
M
P
E
N
C
H
A
N
T
E
R
E
S
S
E
S
 T
U
E
U
S
E
S
 OÙ L
A
 C
H
A
R
I
T
É
 P
R
E
N
D
 L
E
 M
A
S
Q
U
E

DU PLAISIR ET QUI PAR LÀ ENCORE SONT
profitables

UTILES À L'INDIGENT.

C'EST AINSI DONC, MM, QUE L'AGRICULTURE
EST LE PLUS PUISSANT LEVIER DE LA CIVILISATION
à jamais

SATION GARDONS CETTE PRÉCIEUSE COURON-
nos voisins

NE QUE NOUS ENVIENT^s. LA NORMANDIE,
PAYS DE TOUTES LES ILLUSTRATIONS, LA

MM qui a vu naître
NORMANDIE PATRIE DE CORNEILLE ET DE
encore au premier rang

BOIELDIEU, SE SIGNALE PAR SON MOUVEMENT
et agronomique

INDUSTRIEL ET COMMERCIAL. EH BIEN PARMIS
73 cantons qui le composaient

LES 36 ARRONDISSEMENTS
nous le proclamons hautement et même
c'est

l'opinion de bien des étrangers
IL EN EST PEU D'AUSSI REMARQUABLES QUE
qui soient

CELUI D'YONVILLE-L'ABBAYE AU CHARME SI
PITTORESQUE DE SON SITE, IL JOINT LA FERTI-
LITÉ DU SOL, LE TRAVAIL DE SES HABITANTS
ET UNE HABILE ADMINISTRATION LOCALE.

Lieuvain n'a plus qu'à conclure : « Continuez! Persé-
vérez! » Le feuillet 68 v avait bâti les grandes lignes de cette
conclusion : « Luttés de la paix — « venez recevoir vos prix
— juste impatience et vous serviteurs soyez sûrs du concours
du gouvernement ». Les bandes 160 + 160 bis et le feuillet
243 travailleront le texte jusqu'à son état final

**CONTINUEZ! PERSÉVÉREZ! DANS VOTRE ŒU-
VRE DE PROGRÈS DE MORALITÉ N'ÉCOUTEZ NI**

8. On lit dans le discours de Tougard : « N'oublions pas que nos
produits agricoles ont obtenu de hautes distinctions au concours général
des nations à Londres; que les produits français y ont eu une grande
supériorité. »

LES SUGGESTIONS DE LA ROUTINE, NI LES CONSEILS TROP HATIFS D'UN EMPIRISME TÉMÉRAIRE! APPLIQUEZ-VOUS À L'AMÉLIORATION DU SOL AUX BONS PLANTS AUX BONS ENGRAIS surtout AU DÉVELOPPEMENT DES RACES CHEVALINES BOVINES OVINES ET PORCINE.

L'on croirait entendre les conseils de Beaudoin :

Nous sommes venus encourager avec vous l'élève des bestiaux, leur amélioration, source inépuisable de richesses, fabrique vivante des meilleurs engrais [...] Nous sommes venus vous exposer des instruments aratoires [...] car telle est la force de l'exemple que le cultivateur endurci dans sa routine, l'ennemi le plus prononcé du progrès, que la curiosité seule amène au concours [...] en revient presque toujours avec une idée de changement dans quelques unes de ses vieilles habitudes.

Et Tougard, après lui :

La routine est la patronne de la paresse, de l'infériorité dans les produits et une perte assurée dans le résultat final du travail.

Tous sont d'accord et Lieuvain peut continuer :

QUE CES COMICES SOIENT POUR TOUS COMME DES ARÈNES PACIFIQUES OÙ LE VAINQUEUR EN EN SORTANT TENDRA LA MAIN AU VAINCU POUR L'AIDER AVEC LUI DANS L'ESPOIR D'UN SUCCÈS MEILLEUR.

La métaphore vient directement de Tougard :

Ces concours, où nous sommes témoins de ces luttes paisibles et intéressantes qui portent partout l'émulation et le désir d'obtenir de justes et honorables distinctions, sont de ces sortes de combats où le vaincu est également honoré [...] Aujourd'hui vaincu, demain vainqueur ; ainsi les vainqueurs et les vaincus ont également des droits à nos félicitations.

Venez maintenant lauréats, vainqueurs dans ces luttes pacifiques, venez recevoir le prix de vos incessants efforts, venez [...] recevoir les récompenses que vous ont méritées

vosre conduite, vosre intelligence, vosre industrie, vos soins et vos peines et que ces récompenses soient le gage de nouveaux efforts pour obtenir de nouveaux succès. Les amis de l'art agricole s'en réjouiront et la France entière applaudira.

D'où la péroration de Lieuvain sur l'éloge des domestiques qui annonce le futur épisode de Catherine Elizabeth Leroux :

et vous
**ET VOUS VÉNÉRABLES SERVITEURS, HUMBLÉS
 DOMESTIQUES DONT AUCUN GOUVERNEMENT
 jusqu'à ce jour
 N'AVAIT PRIS EN CONSIDÉRATION LES PÉNIBLES
 LABEURS VENEZ RECEVOIR LA RÉCOM-
 méritée
 PENSE DE VOS VERTUS SILENCIEUSES ET
 SOYEZ CONVAINCUS QUE L'ÉTAT A LES YEUX
 FIXÉS SUR VOUS QU'IL VOUS ENCOURAGE QU'IL
 VOUS PROTÈGE QU'IL FERA DROIT À VOS JUSTES
 RÉCLAMATIONS ET ALLÉGERA AUTANT
 QU'IL EST EN LUI, LE FARDEAU DE VOS PÉNIBLES
 SACRIFICES.**

Cet éloge rappelle celui de Beaudoin à

ces vieux serviteurs, si dignes de nos soins [...] qui par probité, leur fidélité, leur dévouement à leurs maîtres ont su faire profiter la ferme et le troupeau.

L'examen du discours de Lieuvain dans son avant-texte, nous permet de faire un bilan provisoire. Flaubert a travaillé le discours comme une unité. Il a fait d'ailleurs de même de l'article d'Homais. Il s'est inspiré étroitement, on ne peut plus en douter, des discours entendus à Grand Couronne et relus dans *le Nouvelliste de Rouen*. Et pour cette raison, le texte change peu d'un état à l'autre. Pourtant, à plusieurs reprises, les mouvements oratoires seront nettement raccourcis dans le texte final. Flaubert a suivi les thèmes et la rhétorique « crocodiles », en les gauchissant juste assez pour les rendre significatifs. Parce que les thèmes sont plus systématiquement construits, parce que la rhétorique est poussée jusqu'à une

limite incertaine entre parodie et pastiche, le discours de Lieuvain et le projet satirique de Flaubert, dévoilant les batteries bourgeoises, apparaissent plus nettement politiques.

* * *

La trame tendue, Flaubert va commencer son tissage : Monsieur « chauffant » une dame sur fonds de Comices. En effet, jusqu'ici, ce n'est que parallèlement et comme incidemment, que Rodolphe apparaît dans les scénarios des Comices. Au plan XXXVIII, Flaubert, ayant décrit profusément la fête agricole, écrit en rajout :

D'autres s'étaient occupés d'autre chose — Rodolphe y avait rencontré Emma — toilette putain — on l'avait retenu à dîner il avait été blagueur, charmant — montrer déjà un bout de cochonnerie et comme ce bon Charles est tout à fait dans l'ombre.

Il écrit à Louise Colet, le 15 juillet 1853 :

Ce soir, je viens d'esquisser ma grande scène des Comices agricoles. Elle sera énorme, ça aura bien trente pages. Il faut que, dans le récit de cette fête rustico-municipale et parmi ses détails (où tous les personnages secondaires du livre paraissent, parlent et agissent) je poursuive et au premier plan, le dialogue continu d'un Monsieur chauffant une dame. J'ai de plus, au milieu le discours solennel d'un conseiller de préfecture et à la fin (plus ou moins terminé) un article de journal fait par mon pharmacien qui rend compte de la fête, en bon style philosophique, poétique et progressif. Tu vois que ce n'est pas une petite besogne. Je suis sûr de ma couleur et de bien des effets, mais pour que tout cela ne soit pas trop long, c'est le diable ! Et cependant ce sont de ces choses qui doivent être abondantes et pleines.

Et le 7 octobre :

J'ai arrêté le plan du milieu de mes Comices, c'est un dialogue à deux coupé par un discours, des mots, de la foule et du paysage.

Il va, dès lors dans les scénarios, multiplier les notations de régie :

rappeler les personnages secondaires (*XXXVIII*)
 lier les Comices et le dialogue par une rêverie (*ibid.*)
 Dialogue coupé par la description (*XL*)
 Dialogue coupé par Lieuvain (*ibid.*)

A propos de la vision impressionnante du paragraphe 104, où Emma, en un vertige, voit en surimpression, Rodolphe, Léon, le vicomte :

silence — 1^{er} tableau odeur
 2^e tableau coup de vent bien marquer la double vue
 le festin (indirect)
 autres discours (indirects) et distribution des prix
 (Scénario *XL* : Ms 223-3 f^o 131 v)

À propos des bourgeois bouche bée sur l'estrade :

aspect général important
 le discours est coup par un bout de dialogue d'Emma et
 de Rodolphe — vif (*XLIV* : Ms 223-3 f^o 186)

À propos de Catherine :

figure de la vieille femme
 fin du dialogue d'E. et de R.

Il y a donc ici projet d'un véritable marquetage.

Le discours séducteur de Rodolphe qui doit s'entrelacer à celui de Lieuvain, est comme lui, une sorte de monologue, la jeune femme, subjuguée, n'intervenant que peu. Mais, collage de lieux communs dans une conversation à bâtons rompus, sa structure, plus encore que celle de Lieuvain, est flottante.

Flaubert coupe-t-il arbitrairement le discours officiel pour y insérer arbitrairement, n'importe quel propos séducteur? Ou obéit-il à des exigences plus subtiles? Pour comprendre les fluctuations de cette composition, rappelons l'alternance du texte final.

<i>Lieux communs politiques</i>	<i>Lieux communs sentimentaux</i>	<i>Description/ narration</i>
1 éloge du gouverne- ment : « MM (...) beaux arts »	A1 mauvaise réputa- tion de R.	U agitation sur l'estrade.
2 tableau de l'anar- chie : « Le temps n'est plus (...) les bases ».	A2 mauvaise réputa- tion de R. dénégations d'E.	
3 tableau de la paix : « Mais MM (...) la France respire ».	A3 réputation méritée B1 vies tourmentées et débauche. B2 « nous autres, pauvres femmes ». C1 le bonheur.	V Emma en extase devant R.
4 éloge des paysans : « Et c'est là ce que vous avez compris (...) désordres de l'atmosphère ».	C2 le bonheur.	W pantomime de R. sa main sur celle d'E.
5 (suite) éloge de l'intelligence paysanne : « Et qui s'en étonnerait (...) pratique des devoirs ».	D1 « tartine » de R. contre les devoirs. D2 éloge des passions. D3 les deux morales.	
6 éloge de l'agricult. « Et qu'aurais-je (...) le lin sur lequel j'attirerai votre attention ».	E le monde et la passion.	X l'assistance. Y place et fonds sonore.
7 conclusion : « Con- tinuez (...) sacri- fices ».		Z vertige d'E.

Le texte final propose donc, l'entrelacement suivant des trois niveaux :

1	2	3	4	5	6	7
U	A1	A2	A3 B1	B2 C1	C2	D1 D2 D3
			V		W	E
						X Y Z

Flaubert ne trouve pas cet ordre du premier coup. Trois feuillets marquent ses premiers essais pour l'ensemble du passage (f° 137 ; 139 + 162). Le discours de Lieuvain lui sert de cadre ; il ne le réécrit pas, mais marque les premiers et les derniers mots de chaque section discursive. Entre celles-ci, il pose quelques lieux communs de Rodolphe.

Dans le feuillet 137, les deux premiers mouvements du discours sont groupés, le second dans sa forme la plus large : « jusqu'à SOUFFRAIT DE CE RETARD » — nous dit Flaubert. De même sont groupés le tableau de la paix et les deux mouvements d'éloge des paysans (3,4,5). Mais Flaubert distingue l'éloge de l'agriculture « jusqu'à LIN » (6), de l'éloge de la Normandie et d'Yonville (6+ : « C'est AINSI DONC MM jusqu'à SOYEZ FIERES »). Par suite les lieux communs de Rodolphe se répartissent différemment. L'on reconnaît le thème de la mauvaise réputation (A2), la plainte d'Emma sur le sort des femmes (B2), la diatribe contre les devoirs (D1) tandis que la sortie de Rodolphe contre la conjuration du monde (E) n'est annoncée que par le geste de Rodolphe qui l'introduit : « R. près d'E. sur sa chaise, s'est rapproché. » La plupart des paragraphes descriptifs sont posés, mais certains thèmes sont développés, que nous ne retrouverons pas dans le texte final : l'ennui de Rodolphe en écoutant Lieuvain (m), sa haine de la foule qui justifie sa présence près de la jeune femme (n), la mesquinerie de la vie bourgeoise (o) l'éloge de la solitude (p). Le vertige d'Emma sera suivi de la scène des breloques où Rodolphe jouant avec les bijoux, amorce le thème des affinités ; et la péroration de Lieuvain, narrativisée ici (7) est suivie d'une scène avec Charles (r) qui, elle non plus, ne sera pas retenue. D'où le schéma suivant :

1 2 +	3 4 5	6	6+	(6+)	(7)
m m	A2 B2 o p	D1 D2	(E)		q
				X Y Z	r

raisons d'équilibre quantitatif et de suspension, Flaubert tronquera le tableau de l'anarchie. Les points de suspension qui terminent celui-ci, autant que la vaporisation du thème créent cet effet de surimpression, de profondeur auditives et spatiales entre les deux discours. Le rôle transitif de la reprise A3 : « Du reste ajouta Rodolphe, peut-être au point de vue du monde a-t-on raison! » est évident. Même si sa place varie dans les brouillons (après l'éloge des paysans : f^{os} 139 ; 153 v ; ou à sa place finale, après le tableau de la paix, lorsque Flaubert aura scindé les deux mouvements) il est toujours associé au thème suivant (B1 : les êtres tourmentés et la débauche) qu'il introduit et qu'il tempère par son ton désinvolte et dubitatif. (f^{os} 135 ; 139 ; 140 v ; 144 v ; 145 v ; 147 ; 147 bis ; 148 bis ; 151 v 150 ; 153 v ; 164 v)

4 C2 W 5

Même procédure pour le thème du bonheur et les mouvements 2, 3 et 4 du discours de Lieuvain. Au début, ces segments groupés obligent Flaubert à insérer entre 4 et 5 (soit les deux éloges paysans) le thème en question. Au lieu de l'ordre final

	3		4	5	
A2	A3	B1	B2	C1	C2
		v		w	

les feuillets 148 bis v, 151 v et 164 v proposent :

4

A3 DU RESTE AJOUTA R. PEUT-ÊTRE AU
POINT DE VUE DU MONDE A-T-ON RAISON.
COMMENT CELA FIT-ELLE?

AH! COMMENT DIT-IL EN LEVANT SES
PAUPIÈRES AVEC L'AIR D'UN NAUFRAGÉ
QUI SE RAPPELLE DES DÉSASTRES AN-
CIENS

de terribles tempêtes

B1 NE SAVEZ-VOUS PAS QU'IL Y A DES ÂMES
[etc]

▼ ALORS ELLE LE REGARDA AVEC L'AIR
DONT ON REGARDE UN VOYAGEUR QU'A-
VAIT-IL VU?

MAIS IL N'EUT PAS L'AIR DE S'EN APER-
CEVOIR ET IL REPRIT :

au moment où l'on désespérait

C2 PUIS UN JOUR VIENT OU UNE ILLUMINA-
TION [etc.]

w ET IL LAISSA RETOMBER SA MAIN SUR
CELLE D'EMMA QU'ELLE AVAIT POSÉ SUR
SES GENOUX [...] M^e B. RETIRA SA MAIN

5 M. LE CONSEILLER LISAIT TOUJOURS

La gestuelle mélodramatique de Rodolphe se fondera dans celle d'Emma, mais son jeu de main sera conservé, comme élément descriptif, au même titre que le regard d'Emma, comme élément narratif annonçant le second essai victorieux. « Vous avez compris! disait Lieuvain aux paysans » « J'ai compris que le bonheur existe; vous le comprendrez aussi » dit Rodolphe à Emma. Les affinités entre les deux paragraphes étaient trop évidentes pour ne pas les mettre en regard.

3 A3 B1 v B2 C1 w 4

La débauche de Rodolphe, flanquée de ses deux transitions, trouve par conséquence et par ironie, une place significative entre les deux paragraphes de l'ordre bourgeois. Flaubert aura quelque difficulté, pourtant, à placer un développement tardif et qu'il travaille beaucoup : les plaintes d'Emma sur le sort féminin (135 v, 140v, 145, 147, 147 bis, 148, 150, 154v).

Emma

CAR ENFIN DISAIT ME BOVARY QUAND QUEL-
QUE CHOSE VOUS MANQUE VOUS VOUS REJETEZ

à vous autres

SUR LES DISTRACTIONS DU DEHORS VOUS AVEZ

vous autres

LA CHASSE LES VOYAGES LA LIBERTE TOUT

Les vrais trésors que renferme la terre — avait dit celui-ci en vantant le travail agricole — sont inépuisables et valent bien mieux que ceux de *la Californie*. On va chercher ceux-ci au péril de sa vie, on abandonne sa famille, on brave *les dangers de la mer*, on se bâte, on se tue pour obtenir personnellement et individuellement un peu d'or! Nous nous travaillons paisiblement au milieu de nos familles pour enrichir le sol, pour le bonheur de tous, pour la splendeur de la patrie, car la patrie, Messieurs, c'est le sol, point de patrie hors la France!

Or que lit-on dans une variante du feuillet 154 v :

COMME LES BANQUEROUTIERS QUI S'EMBAR-
le cœur rempli d'illusions
QUENT POUR LA CALIFORNIE S'EMBARQUENT
SUR DES TEMPÊTES À LA RECHERCHE DE TRÉ-
SORS ET L'ON S'EMBARQUE FURIEUX
désespéré
DANS TOUTES SORTES DE FOLIES ET DE BOUR-
RASQUES N'IMPORTE CELA AMUSE POUR UN
MOMENT DU MOINS

Ce qui est, ici, plus qu'une coïncidence, montre les liens secrets entre le discours de Lieuvain/Tougard et les lieux communs de Rodolphe, sans que l'on sache très bien, où se situe le narrateur. Enfin, ajoutons, en ce qui concerne cette séquence, que longtemps Rodolphe et Emma, ayant savouré l'idée d'une vie pleine d'aventures et de volupté, déclaraient leur goût pour la solitude, dans les termes les plus saugrenus (135 v, 137, 138, 139, 154 v, 169, 177 v) :

AH! NE VOUS PLAIGNEZ PAS — REPRIT R. —
CELA DÉVELOPPE LE CŒUR.
MAIS JE NE M'EN PLAINS PAS REPRIT DIT-ELLE
VIVEMENT OH MON DIEU NON! J'AIME FORT
PEU LE MONDE TOUTE PETITE MÊME J'EN
AVAIS UN TEL ÉLOIGNEMENT QUE SOUVENT JE
toute seule courir
M'ÉCHAPPAIS DE LA MAISON POUR ALLER COU-
RIR SEULE DANS LES BOIS L'ON M'Y A TROUVÉ

UN SOIR CUEILLANT DES BOUQUETS AU CLAIR
DE LUNE.

l'envie me prend

JE VOUS CROIS BIEN! DIT RODOLPHE — MOI
J'AI SOUVENT ENVIE DE ME FAIRE TURC ET
D'ALLER VIVRE AU DÉSERT.

LE CONSEILLER LISAIT TOUJOURS (f° 138)

Le passage sera supprimé pour ne pas chevaucher un thème abordé avant l'arrivée du conseiller sur l'isolement des âmes bien nées dans la mesquinerie bourgeoise et pour sauvegarder Emma d'une mièvrerie excessive.

6 X Y E Z 7

Entre le dernier éloge de l'intelligence paysanne et l'éloge de l'agriculture, la diatribe de Rodolphe contre la morale s'inscrit très tôt. C'est l'idée même de cette « tartine » qui pousse Flaubert à transformer la fin du paragraphe 93 et l'arrêter à « la pratique des devoirs » à laquelle s'enchaîne la réplique de Rodolphe : « Ah! encore! Toujours les devoirs! Je suis assommé de ces mots-là. » Flaubert travaillera beaucoup le morceau, fignant en particulier, une curieuse comparaison où l'Homme « emberlificoté » dans les préceptes moraux, est rapproché des « enfants des Lapons dans leurs bandelettes en peau d'ours qui les serrent sur une planche [...] Charmant moyen — ajoute Rodolphe/Flaubert — pour leur aplatis la cervelle! » Sinon le thème bourgeoise simplement, s'adjoignant un éloge des passions (f°s 137, 139, 153, 154v, 173, 218v), puis une distinction spacieuse entre les deux morales (f° 151, 154, 159). L'on retrouve les deux développements fort raccourcis, dans le texte final.

Par contre, la fin de la scène tourmente Flaubert. Le feuillet 172 v avait posé de façon continue, trois développements connexes : L'éloge de l'agriculture proprement dit (6¹), l'industrie linière (6²) et l'éloge de la Normandie (§62). Le premier, dès le plan 137, s'isole. C'est, étant donné les circonstances, le morceau de choix; ce sera aussi le plus long. La description de l'assistance béate se place logiquement à

sa suite, en réponse à l'interrogation oratoire de Lieuvain (f^{os} 162, 163 v, 173 v, 174, 174 v, 198 v) :

MM N'OUBLIONS PAS LE LIN [...] SUR LEQUEL
J'APPELLERAI PLUS PARTICULIÈREMENT VO-
TRE ATTENTION.

ELLE ÉTAIT GÉNÉRALE (f^o 149)

IL N'AVAIT PAS BESOIN DE L'APPELER (f^{os} 174,
198 v)

IL N'ÉTAIT PAS BESOIN DE L'APPELER (f^{os} 173 v)

La description de la place et de ses bruits (voix de conseiller sur fonds de meuglements), vient alors s'aligner (f^{os} 162, 163 v, 174). Sont donc à peu près fixées : 6^t XY. Mais l'industrie linière errera quelque temps, après la tirade de Rodolphe contre la conjuration du monde (f^{os} 137, 148 bis), après le vertige d'Emma (f^{os} 152, 188). L'éloge de la Normandie, placé d'abord après la description des auditeurs (f^o 162), puis déplacé après « la conjuration du monde » (f^o 170 v) se fixera un moment, après le vertige d'Emma. Puis, l'un et l'autre seront narrativisés (f^{os} 188 v et 243), avant de disparaître complètement du texte final. Leur longueur, en effet, écrasait l'ensemble et leur disparition permet aussitôt aux paragraphes descriptifs de se fixer : le feuillet 165 place la description de la place et le thème de Rodolphe (YE) ; les feuillets 151, 166 v, 176 v, le thème de Rodolphe et le vertige d'Emma (EZ). L'ordre final est atteint : 6XYEZ.

La péroration de Lieuvain sera encadrée, à l'avant, par la scène des breloques (qui, permettant avantagement à Rodolphe de se rapprocher d'Emma, amorce la conversation des deux jeunes gens pendant le discours de Desrozerays : f^{os} 137, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 170 v, 174 v), à l'arrière, par la scène où Charles encourage du geste, les bons rapports de sa femme et de Rodolphe (162, 164). Les deux scènes seront supprimées.

* * *

Voies enchevêtrées de ces quatre-vingts feuillets menant à huit pages de texte. Les formules sibyllines, tristement

nécessaires pour s'y retrouver, ne renvoient-elles à l'apprenti-sorcier que son propre cheminement ; ou débouchent-elles parfois sur l'itinéraire créateur ? Qu'importe, si l'impression s'impose à lui, parfois, d'une rencontre même fortuite.

Dans l'avant-texte, le vouloir-dire de l'écrivain nous sert de guide. Pourquoi se priverait-on de cette aide précieuse ? Flaubert, dans ses Comices, visait à un effet « symphonique » ; et l'on suit de l'oreille et de l'œil, l'allegro du début, voix criarde de Madame Lefrançois, Lheureux et ses ronds de jambes, Homais et ses mouvements de basque, tandis que, lent et dansant, se déroule l'adagio de Rodolphe et d'Emma ; menuet de l'examen, des discours et des prix ; finale vive de l'article d'Homais. Ainsi, dans le passage central que nous avons vu, Rodolphe passe-t-il, en alternance avec l'emphase de Lieuvain, de la désinvolture au pathétique grave, de la colère oratoire au lyrisme tendre, tandis que la narration creuse dans le texte, de grands espaces silencieux. Pour Flaubert, la symphonie, c'est l'harmonie des parties ; et le travail flaubertien consiste « peu à peu » à harmoniser l'ensemble : « L'Art sera [...] entre l'algèbre et la musique » (A Louise Colet, 1852, III, 18).

Chaque propos de Rodolphe, parce qu'il en diffère, parce qu'il lui ressemble, entretient de secrets rapports avec le cadre où il s'insère. Il n'est pas indifférent que Rodolphe « homme archi positif » et conventionnel, joue de sa mauvaise réputation comme appât, alors que Lieuvain évoque l'horreur de l'anarchie et se prépare à exalter les vertus bourgeoises ; que Rodolphe vilipende la morale alors qu'on vante l'ordre et la soumission aux lois. La paix que Lieuvain décrit, le bonheur que Rodolphe fait miroiter aux yeux d'Emma révèlent le même instinct de puissance et de possession. Nés pour consommer et être consommés, les auditeurs, Emma adhèrent avec enthousiasme à ces valeurs :

Toutes les bouches de la multitude se tenaient ouvertes
comme pour boire ses paroles
elle le regarda comme on contemple un voyageur.

Mais si ces rapports sont si évidents, pourquoi Flaubert a-t-il eu de telles difficultés à les agencer ? Tout ordre est

évident quand on l'a trouvé. Avant lui, il y a les multiples possibilités du récit, la prolifération infinie du langage, jusqu'au vertige. Et le lecteur, lui-même, est étonné, dans le chaos des brouillons, de pouvoir tirer un fil. A certains êtres, la clarté, l'évidence ne sont pas données. Pourtant, dans la scène des discours, il y aurait peut-être une autre raison au tourment flaubertien : la propre résistance de l'auteur à son texte, car l'on pourrait dire de Flaubert ce qu'il a dit de Rodolphe : « il se moque des Comices quoiqu'il les respecte un peu ». Sont aussi irrécusables, la satire féroce qu'il fait de cette société du progrès que son propre attachement à l'ordre, son horreur de la foule et des « tocsins incendiaires ». Tout en démystifiant le cynisme de Rodolphe et la sottise d'Emma, il n'est pas sans épouser certaines révoltes exprimées. Dans maints brouillons, la violence et la sincérité sur la morale, sur la passion, excèdent de beaucoup le contexte. Pourtant, les lecteurs, écarquillant les yeux comme Tuvache, comme Homais, la main contre l'oreille pour ne pas perdre une seule syllabe, oscillent de lieux communs en lieux communs, lieux de malaise : la platitude et la perversité politiques inclinent le mouvement vers la révolte et la morale de la passion ; la platitude amoureuse, vers les vertus bourgeoises. Les deux platitudes se recouvrent bientôt ; les mouvements ambigus de la mauvaise conscience bourgeoise se noient dans un pessimisme intégral et la verve grinçante de cette fête « rustico-municipale » débouche sur une étrange tristesse. Se retrouve-t-on soi-même dans son propre labyrinthe ?